

***Cahiers Claude Simon* n° 2, *Claude Simon, maintenant*, Association des Lecteurs de Claude Simon. Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2006. Un vol. 14,5 x 22,5 de 163 p.**

« On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection. »

Certes, comme le souligne le narrateur proustien, ce sont ses livres qui confèrent au grand écrivain son immortalité. Désirant rendre hommage à ce grand écrivain que fut Claude Simon, après sa mort survenue le 6 juillet 2005 à Paris, le second numéro des *Cahiers Claude Simon* a réuni divers témoignages d'artistes, de romanciers, de poètes, de philosophes, bref d'amis de l'auteur du *Tramway* qui, chacun à sa manière, célèbre l'homme et son œuvre. Dominique Viart, président de l'*Association des Lecteurs de Claude Simon*, qui a réuni ces textes, justifie d'entrée le choix du titre opéré pour ce recueil en citant le « maintenant, maintenant, maintenant... » du narrateur simonien face à la mort et en démontrant que ce « maintenant » justifie, ordonne et gouverne l'ensemble de l'entreprise romanesque. Puis, tous les Claude Simon sont abordés au fil des communications. L'ami qu'Yves Maubin Chennevière reçut à l'ambassade de France à Londres ; l'ami que John Fletcher n'a pu revoir avant sa mort ; l'ami qu'Yves Peyré a rencontré en 1976-1977 et qu'il a côtoyé jusqu'à sa mort... L'esthète, qu'évoque Giovanela Novelli, qui l'un des premiers fut sensible à l'art pictural de son mari ; le peintre devenu romancier que Christian Milovanoff représente dans son bureau-atelier conjuguant arts pictural et scriptural ; le dessinateur esquissant à la mine de plomb les paysages de la deuxième partie des *Géorgiques* auquel s'attache Olivier Rolin ; l'ami des peintres que célèbrent par l'une de leurs toiles Antoni Tàpies et Gérard Titus-Carmel.

Mais, bien évidemment, c'est de l'écrivain dont traitent en priorité les textes réunis au sein du recueil. Yves Bonnefoy, avant de lui dédier la traduction qu'il vient d'effectuer de sept sonnets de Shakespeare, établit que c'est la même tension qui gouverne l'écriture du romancier et celle du dramaturge élisabéthain. François Bon révèle les analogies qu'il décèle entre les œuvres de Claude Simon et celles de Julien Gracq et de Marguerite Duras. Jean-Paul Goux présente une trilogie des lectures conduisant de l'adolescence à l'âge de vingt-quatre ans incluant Julien Gracq, Marcel Proust et Claude Simon. Yves Peyré, sensible à l'unité de la composition résidant dans la fidélité conservée à la vue primitive, démontre les liens qui existent entre le poème et le roman simonien. Michel Deguy, quant à lui, oppose l'écriture simonienne procédant par augmentations successives à l'économie qui régit celle de Samuel Beckett.

La spécificité de l'écriture simonienne retient tout particulièrement l'attention des analystes de l'œuvre. Selon Kostas Axelos, Claude Simon fut requis par l'écriture. Christian Milovanoff considère que c'est en éliminant toute forme de scories que Claude Simon parvint à canaliser son écriture. Écriture de la lenteur pour Mireille Calle-Gruber ; écriture du piétinement, de l'engluement, du surplace, qui se caractérise par le pouvoir hypnotique de sa phrase tentaculaire, pour Charif Madjani. De fait, tous s'accordent sur le pouvoir de cette phrase qui, en son avancée réannexe, d'après Pierre Bergounioux, ce que l'histoire dans sa démençe a emporté, qui ainsi, comme l'indique François Bon, convoque et tient en respect la peur que le monde suscite chez le romancier, et, transformant de la sorte en art pur la matière brute de l'histoire, selon les termes de Charif Madjani, fait de l'or avec la boue. Rachid Boudjedra le rappelle, l'Histoire est le seul personnage des romans de Claude Simon. Le romancier, en effet, précise Pierre Bergounioux, fut façonné par les onze années de guerre qu'il vécut. Et, le roman simonien, tel que le définit Michel Deguy conjoint une vie et une

histoire. Une histoire, spécifie Jean Paul Goux, qui mêle sans hiérarchie aucune l'histoire privée et l'histoire collective. Une histoire surtout, comme le mentionne Rafael Conte, qui restitue le temps par le filtre de la mémoire. Cette conception extensive des notions de monde, de guerre et d'histoire peut se doter de prolongements ignorés par l'œuvre. Dans cette perspective, Assia Djebar propose une lecture de *La Route des Flandres* construite comme une ouverture sur la guerre d'Algérie. Enfin, citant Roland Barthes, Olivier Rolin démontre qu'« écrire c'est vouloir réécrire ». Aussi Benoît Peeters et Michel Butor d'illustrer ce constat chacun à sa manière, le premier en relatant l'odyssée de la genèse d'*Omnibus*, pastiche de l'écriture propre à Claude Simon, le second en offrant en matière d'hommage à son compagnon du « Nouveau Roman » un poème biographique intitulé « Stèle pour Claude Simon ».

Complétant ce recueil de témoignages aussi émouvants dans le dessein que pertinents par les propos tenus, Jean-Yves Laurichesse republie « Cendre », un texte que Claude Simon avait fait paraître en mars 1959 dans *La Revue de Paris*, qu'il présente ensuite comme « un avant-texte lointain du *Jardin des Plantes* ». Ce texte, rédigé huit ans après les faits, évoque les longs mois de l'année 1951 durant lesquels Claude Simon atteint de tuberculose dut demeurer alité et n'eut de rapport avec le monde des vivants que par le regard. Relation au « maintenant » de l'homme confronté à sa mort imminente, à la matière du monde si proche et pourtant inaccessible, à la littérature enfin qui possède le pouvoir de recréer ce que le temps a enseveli. Jean-Yves Laurichesse décrit ce texte bref comme « une sorte d'adagio mélancolique », illustrant ainsi le propos de Jean-Marie Barnaud qui dans le texte qu'il a consacré à Claude Simon met en évidence la prégnance de la mélancolie au sein du *Jardin des Plantes*, mélancolie constituant à ses yeux le seul écho fidèle aux beautés et aux joies du monde.

Or, des textes sur Claude Simon au texte de Claude Simon, c'est indéniablement cette mélancolie causée par une vie n'étant plus qui nimbe les mots usités pour dire et redire cette vie, pour écrire et réécrire les textes produits par cette vie. Nous pouvons être rassurés : les anges aux ailes éployées veillent fidèlement sur « l'impalpable et protecteur brouillard de la mémoire » simonienne.

Michel BERTRAND